

Résistance. Témoigner pour rester libre

André Baron

Jeudi, au Likès, devant un amphithéâtre comble, deux résistants et un témoin, qui avait seulement 7 ans en 1944, sont venus devant des élèves de 3^e et des lycéens témoigner de leur résistance durant la Seconde Guerre mondiale, entre l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940, et la capitulation de l'Allemagne nazie, le 7 mai 1945, à Reims.

De gauche à droite, Adrien Kerloc'h, Alain Bodivit et Alexis Le Gall, en compagnie de Florian Le Bars et Valentin Pellen.



Séquence émotion pour Alexis Le Gall, 95 ans, ancien des Forces françaises libres (FFL), et Alain Bodivit, 92 ans, ancien des Forces françaises de l'intérieur. Venait, en contrepoint, le témoignage d'Adrien Kerloc'h, qui n'avait que 7 ans lorsque la ferme de ses grands-parents, à Lesongar, en Esquibien, le 20 septembre 1944, était le témoin de la reddition du dernier bastion allemand en Finistère...

Alexis Le Gall et Alain Bodivit, malgré leur âge, ne manquent pas une occasion de se retrouver devant la jeunesse pour témoigner, afin que l'horreur ne puisse se reproduire. Sylvie Conan, professeur d'histoire au collège Saint-Yves, en 3^e pré-pro, et dont la classe prépare le Concours national de la résistance et de la déportation, a contacté deux lycéens de terminale, Florian Le Bars et Valentin

Pellen. Ces deux jeunes avaient concouru en réalisant un vidéo retraçant la résistance d'Honoré d'Estienne d'Orves, débarqué à Plogoff en 1940, fondateur du réseau de renseignement et de résistance Nemrod, fusillé en août 41.

Le sacrifice de frère Salaün

La présence au Likès de ces deux « grandes figures » de la Résistance prenait toute sa perti-

nence à l'évocation, par Alexis Le Gall, de la mémoire du frère Joseph Salaün, directeur de l'établissement durant la guerre, résistant, déporté, mort à Neungamme en décembre 1944. Durant deux heures, Alexis Le Gall et Alain Bodivit ont pris la parole pour expliquer pourquoi ils ont résisté à l'ennemi, de quelle façon, dans quel cadre d'interventions, quel est leur sentiment aujourd'hui et pour-

quoi ils témoignent encore. Les interventions d'Adrien Kerloc'h, aussi allègres que pertinentes, n'ont pas manqué, elles, de faire rire les élèves sur les bancs de l'amphi. Des moments de respiration bienvenus durant le grave exposé de ses deux amis résistants. Soucieux de garder en mémoire ce « moment exceptionnel », cette conférence était filmée par Jérôme Classe.

Alexis Le Gall est allé rejoindre de Gaulle en Angleterre



Alexis Le Gall ne voulait pas suivre Pétain le défaitiste. Il est allé rejoindre de Gaulle en Angleterre.

Douarneniste, Alexis Le Gall était en terminale lorsqu'il a écouté, le 19 juin, en famille, la rediffusion de l'appel d'un certain général de Gaulle, le fameux Appel du 18 juin 1940.

« On est rapidement parti des ports bretons en Angleterre pour ne pas être sous le contrôle des Allemands. Nous y sommes arrivés cinq ou six jours avant les marins de l'île de Sein. Nous avons cantonné en Grande-Bretagne, nous étions mille environ. Après une attente et huit jours de prison, nous avons eu, le 6 juillet, la visite du général de Gaulle. Aussitôt, nous avons signé notre engagement pour combattre. De Gaulle nous a convaincus que nous allions gagner la guerre avec les Alliés (les Anglais, puis les Américains), et grâce à l'Empire français (les colonies). Alors qu'Hitler et ses généraux se retourneraient

vers l'URSS et que les Allemands seraient battus sur deux fronts... ». C'est ce qui est arrivé !

Pour la patrie et la liberté

À la question de savoir s'il s'était battu pour protéger sa famille : « Non, pour protéger ma patrie et pour qu'elle puisse retrouver la liberté ! ».

« En Afrique, nous avons formé des troupes au combat. Des troupes coloniales, qui ont été des frères d'armes, des combattants merveilleux, qui n'ont plié que devant le froid rigoureux des hivers 43 et 44 en Italie et en France. Ne les oublions pas ».

À la question de la situation des juifs en Bretagne : « Il n'y avait pas beaucoup de juifs en Bretagne, mais ils étaient nombreux à être combattants pour vaincre le nazisme ».

Alain Bodivit, le résistant de l'intérieur

Les parents d'Alain Bodivit étaient commerçants à Ty-Glas, en Pleuven. Il était en cours complémentaire à Fouesnant lorsque les Allemands sont arrivés en Pays fouesnantais.

« Les Allemands réquisitionnaient tout, matériel, bétail, récoltes, mais à la campagne, nous n'avions pas faim... Je jouais au foot, un dimanche quelqu'un m'a dit qu'Yvon Quéméré voulait me voir. J'avais 17 ans. Mes parents, en tant que commerçants, avaient un laissez-passer pour circuler dans le canton et ils pouvaient même aller aussi sur la côte, qui était, pour l'occupant, une zone stratégique.

Espionnage et sabotage

J'ai accepté de rentrer dans un réseau de résistance (les FFI) : résistance, renseignements et évasions.



Alain Bodivit, le FFI, le jeune résistant de l'intérieur.

À la fin de la guerre, nous avons été formés pour des actions de sabotage sur les lignes téléphoniques, et pour « récupérer » dans les mairies des laissez-passer que les Anglais convoitaient pour espionner le Mur de l'Atlantique et préparer un débarquement des Alliés. À Bénodet, nous avons surveillé le dock de ravitaillement de la Marine allemande et noté le trafic des navires. Après le Débarquement en Normandie, nous visitons, la nuit, les maisons des collaborateurs en les menaçant de lourdes sanctions la Libération venue... Traités par les Allemands de francs-tireurs, nous étions passibles d'être fusillés si pris. Nous sommes devenus des soldats à la Libération. Je voudrais aussi vous dire que les femmes ont joué un grand rôle dans la Résistance ».

Adrien Kerloc'h, l'orphelin de Lesongar

Adrien Kerloc'h, le benjamin - 7 ans en 1944, 80 ans aujourd'hui -, l'esprit vif, la mémoire intacte, était le témoin « inactif » de ces quatre années d'occupation des troupes allemandes en Cap-Sizun. Appelé en Algérie, pour « maintenir l'ordre », selon la terminologie d'alors, il est le président des anciens combattants de Plouhinec.

Demeurer un témoin

Passionné d'histoire, il est devenu l'interlocuteur de nombreux jeunes de la pointe du Finistère qui viennent volontiers le consulter. Il n'est jamais avare de documentations à propos de son vécu d'orphelin de père et de mère durant cette guerre, recueilli par ses grands-parents dans leur ferme de Lesongar, en Esquibien. Il honore et perpétue



Adrien Kerloc'h, le jeune orphelin, l'enfant de la guerre, qui n'a pas de haine et entretient la mémoire des combattants du Cap-Sizun.

la mémoire des 32 membres des Forces françaises libres, morts pour la France dans le canton de Pont-Croix ; et des 17 marins pêcheurs qui sont allés retrouver de Gaulle en Angleterre et qui sont morts en Afrique, au Moyen-Orient, en mer, en combattant pour la libération de la France ou de l'Italie.

Il se souvient avoir guetté la venue éventuelle des Allemands, alors que ses grands-parents et des voisins écoutaient Radio Londres. À la question d'un lycéen à propos de la haine qu'il pourrait toujours avoir vis-à-vis des Allemands : « Mais non, pas de haine. Je reçois même chez moi des enfants ou petits-enfants de soldats allemands qui ont occupé le Cap-Sizun, pour des échanges de photos, de souvenirs, de renseignements ».